

attira deux officiers de la maréchaussée qui tombèrent sur nous, nous désarmèrent et appelèrent leurs hommes pour nous arrêter.

« Trois heures après, nous nous trouvions tous deux derrière les grilles de la Bastille. Nous y restâmes huit grands jours. Au bout de cet espace de temps, on nous fit monter dans deux carrosses, et on nous conduisit devant un grand vieillard, qui, je l'ai su depuis, était le maréchal de Belle-Isle, ministre de la guerre et parent de mon adversaire.

« Il nous regarda d'un air froid et sévère, et nous avertit qu'il ne nous rendrait la liberté que si nous nous donnions immédiatement la main devant lui et si nous lui promettions de ne plus croiser l'épée l'un contre l'autre.

« Mais vous devez bien penser que ces huit jours de Bastille ne nous avaient guère disposés à des sentiments de tendresse. Je pensais que sans la mauvaise volonté de ce blanc-bec j'aurais déjà vu le roi depuis huit jours, que j'aurais rejoint l'armée d'Allemagne à la tête d'une compagnie, et que j'aurais peut-être eu le temps — qui sait ? — d'ajouter une nouvelle gloire au nom que je porte ! De son côté, M. de Saint-Preux devait assister à un bal donné à Versailles en l'honneur de je ne sais quel ambassadeur étranger, et il était de fort méchante humeur d'avoir manqué cette fête.

« — Monseigneur, dit M. de Saint-Preux au maréchal de Belle-Isle, j'ai été provoqué publiquement, vous savez en quels termes et dans quelles circonstances. Vous daignerez reconnaître vous-même, j'en suis sûr, que je ne puis éviter cette rencontre, à moins que je ne reçoive des excuses.

« — Des excuses ! m'écriai-je. Un d'Arramonde a quelquefois tendu la main à son adversaire après le combat, mais avant, jamais ! »

« Et je tins bon !

« Voyant que notre résolution était inébranlable :

« — Monsieur, dit le ministre à son neveu, vous m'avez demandé, il y a quelque temps, de vous envoyer à l'armée. Je vais satisfaire votre désir. Vous partirez dans huit jours pour rejoindre M. de Montcalm au Canada. D'ici-là, je vous préviens que je vous ferai surveiller tous deux et, si vous faites une tentative pour vider votre querelle, je vous fais enfermer à la Bastille pendant un an. »

« Ma résolution fut vite prise.

« — Eh bien ! monsieur, dis-je à M. de Saint-Preux, nous nous reverrons au Canada !

« — En vérité ! dit le maréchal ; vous tenez donc bien à vous couper la gorge avec mon neveu ?

« — Monseigneur, répliquai-je, je traverserai l'Océan à la nage, s'il le faut, mais je me battrai ! »

« Le maréchal me regarda, réfléchit un instant, puis s'assit devant son bureau. Il me semble qu'il souriait dans sa moustache grise.

« — Tenez, dit-il en remettant à son neveu une lettre qu'il venait d'écrire, voici quelques mots pour M. de Montcalm. Je ne veux pas, mon cher Gaston, que vous ayez l'air de fuir une affaire d'honneur. Partez donc tous deux. Par cette lettre, je prie M. de Montcalm de fixer les conditions de votre rencontre. Promettez-moi l'un et l'autre d'accepter ces conditions, quelles qu'elles puissent être ; jurez-moi aussi de ne pas mettre l'épée à la main avant d'avoir vu le marquis. »

« Nous fîmes le serment que M. de Belle-Isle exigeait de nous. Quelques jours après, nous nous embarquons à Brest sur le brick "l'Albastros." Vous connaissez le nouvel outrage que j'eus à subir de M. de Saint-Preux, pendant le combat que nous avons

soutenu contre les Anglais. Oser porter la main sur moi, me faire enfermer comme un malfaiteur ! Ne voyez-vous pas encore là une preuve de cette jalousie qui l'a poussé une première fois à me barrer les portes du château de Versailles ? Il voulait se réserver pour lui seul l'honneur du combat ! Comprenez-vous maintenant que j'ai hâte de voir M. de Montcalm, puisqu'un caprice du vieux maréchal de Belle-Isle le fait juge de l'issue de notre querelle.

— Et cette affaire terminée, dit Frontenac (en supposant qu'elle se termine à votre avantage), resterez-vous parmi nous ?

— Non certes ! s'écria d'Arramonde. Vous oubliez donc que je n'ai pas encore vu le roi ? Dès que j'aurai châtié cet insolent comme il le mérite, je retournerai en France, je courrai à Versailles, et je vous jure que cette fois j'entrerai au château, dussé-je faire venir vingt paysans de mon pays, armés de bâtons, pour enfoncer les portes et caresser les reins des officiers de garde qui voudraient m'arrêter !

## IV

## LE DÉPART.

La haute falaise qui, à partir de Québec, étend ses crêtes dentelées sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'abaisse brusquement à trois quarts de lieue de la ville, et forme une petite crique qui était connue à cette époque sous le nom "d'Anse du Foulon."

Trop étroite pour contenir des barques d'un fort tonnage, cette baie était ordinairement solitaire et déserte.

Mais le jour où commence notre récit elle présentait un aspect animé, pittoresque.

De grands feux brûlaient sur le sable, et autour de ces feux se tenaient graves et silencieux, les uns debout, les autres assis sur des quartiers de roches, une quarantaine d'Indiens revêtus de leur costume de guerre.

Ces sauvages appartenaient à la vaillante tribu des Abénaquis. Converti depuis longtemps à la religion chrétienne, les Abénaquis étaient les plus fidèles alliés des Français. Chaque année, au moment de la débâcle des glaces, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai, leurs pirogues descendaient la rivière Chaudière, dont les eaux se jetaient dans le Saint-Laurent devant Québec ; puis elles remontaient ce dernier fleuve et gagnaient les hautes terres, portant à l'armée française, qui guerroyait entre les lacs Ontario et Champlain, le secours d'une cinquantaine de guerriers hardis et dévoués.

Le chef de cette tribu, Ouinnipeg ou l'Aigle-Noir, était un guerrier intrépide dont M. de Montcalm et sa petite armée avaient eu bien souvent l'occasion d'admirer l'intelligence et la bravoure.

Peut-être, en consultant encore aujourd'hui la mémoire des vieillards de Québec ou de Montréal, retrouverait-on dans les cendres de leurs souvenirs quelques légendes relatives aux exploits de cet homme extraordinaire, l'un des derniers et des plus remarquables spécimens de cette race rouge que la politique anglaise allait bientôt exterminer par les armes et dar l'alcool.

Ouinnipeg était d'une taille colossale. Ses épaules et ses bras nus, où les muscles dessinaient leurs vigoureuses saillies, décelaient une force étonnante. Son profil busqué, au front et au menton saillants, rappelait, par sa forme énergique, le bec acéré d'un oiseau de proie. Ses yeux noirs et scintillants, surmontés de sourcils retroussés vers les tempes, achevaient la ressemblance et justifiaient le surnom que les guerriers de sa tribu lui avaient donné.